

J.-P. Devroey
Université libre de Bruxelles

**Histoire économique et sociale du haut moyen âge :
les tendances majeures de la recherche
depuis la seconde guerre mondiale dans le monde franc***

Avant d'entamer ce rapport, il convient de justifier le cadre géographique choisi. Ma tâche consiste à présenter un aperçu de l'historiographie récente, dans un secteur particulièrement fécond de la recherche et pour une période d'une ampleur exceptionnelle. Aussi ai-je choisi de me limiter au monde franc, qui me paraît offrir un bon point d'observation de deux phénomènes essentiels de la naissance de l'Occident médiéval : la fusion de deux mondes, *Romanitas* et *Germania* et le passage d'un système social à un autre. Jusqu'au IXe siècle, les "Francs" offrent aussi à l'histoire médiévale un cadre de recherche européen, auquel les principales écoles nationales apportent leur contribution.

1. Les tendances générales de l'économie

L'accent doit d'abord être mis sur la masse de la population et le secteur économique dominant : au haut moyen âge, 9 habitants au moins sur 10 sont des paysans. Il faut également souligner la faiblesse des sources, fragmentaires et surtout, le plus souvent non quantifiables, ce qui rend indispensable le recours à l'histoire totale.

La tendance générale de l'économie du haut moyen âge a donné lieu à une discussion déjà longue. Une vision optimiste a longtemps été défendue à partir d'indicateurs tirés hors du champ économique: la renaissance intellectuelle et artistique à l'époque carolingienne aurait ainsi postulé l'existence d'une reprise économique. Le débat a ensuite porté essentiellement sur l'appréciation de l'évolution de l'économie commerciale, considérée comme un facteur exogène de la croissance agricole. Henri Pirenne a souligné le contraste entre une économie antique, qui se maintient à l'époque mérovingienne et la régression carolingienne, cette "civilisation anticommerciale". Pour Carlo Cipolla et Roberto Lopez, l'Occident aurait plutôt traversé une longue phase de dépression d'un demi-millénaire, entre la crise du Bas-Empire et les débuts de la révolution commerciale du XIIe siècle. Les premiers

* Publication originale : "Histoire économique et sociale du haut moyen âge : les tendances majeures de la recherche depuis la seconde guerre mondiale dans le monde franc" dans *Actes du 1er Congrès européen d'études médiévales* (Spoleto, 27-29 mai 1993), éd. J. HAMESSE, Louvain-la-Neuve, 1995, p. 181-216 (Textes et études du Moyen Age, 3). © Jean-Pierre Devroey

signes de reprise économique ne se font pas sentir avant le Xe siècle, qu'il faudrait alors considérer comme le point d'inflexion d'un cycle long de conjoncture, commencé au IIIe siècle. De Pirenne à Lopez, c'est la renaissance du commerce et l'efflorescence de la vie urbaine, qui constitueraient les moteurs de la croissance du XIe et du XIIe siècles. Des historiens comme Abel et Slicher van Bath considèrent que l'urbanisation de l'Europe médiévale a marqué une césure profonde dans la vie rurale, avec le passage d'une économie domestique relativement autarcique à celui d'une économie d'échange, régie par la division du travail. Slicher van Bath met l'accent sur l'apparition, au milieu du XIIe siècle, d'un grand commerce et d'une économie de marché pour les produits agricoles.

Après Dopsch, c'est Marc Bloch qui portera l'attention des historiens sur l'évolution et la croissance du monde rural. Marc Bloch était acquis à l'idée d'une **continuité** de la civilisation rurale, de la Gaule, du néolithique au Xe siècle. Accompagnée de mutations technologiques décisives dans le secteur agricole, la grande vague démographique aurait alors marqué l'avènement au XIe siècle du second âge féodal. L'oeuvre de Marc Bloch allait trouver ses meilleurs développements après la guerre dans les recherches de Georges Duby et de Robert Fossier. Les structures essentielles, d'où émerge un monde nouveau sont formées par les réponses créatrices aux défis et aux contraintes apportées par les changements climatiques, la croissance de la population, le relâchement de la tyrannie des liens familiaux et le regroupement des hommes dans une structure politique, économique et sociale définie par le système seigneurial. Les acteurs, qui façonnent cette civilisation nouvelle ne sont plus des rois, des prélats ou des savants, mais la masse grossière des guerriers et des paysans.

La révolution de l'an mille s'accompagne d'un tableau franchement sinistre des cinq siècles qui la précède : le tableau d'une société plongée dans le sous-développement technique, où toute forme d'expansion se heurte inévitablement au blocage des forces productives. Les grandes synthèses des années soixante et soixante-dix répercutent largement cette vision pessimiste. La synthèse la plus récente a montré l'isolement croissant de cette image catastrophiste du haut moyen âge. Sous l'impulsion décisive donnée par Adriaan Verhulst en 1966 aux recherches sur la genèse du régime domanial classique, élargies par Pierre Toubert et Pierre Bonnassie à l'Europe méridionale, s'est consolidée l'hypothèse d'un renversement de tendance décisif, d'une reprise de la "croissance" agricole à la fin du VIIe et au début du VIIIe siècle. Le débat sur la réalité de la croissance du haut moyen âge n'est pas clos : entre les historiens, la perception des rythmes de la croissance est différente, comme est différente l'analyse des moyens de cette croissance.

2. Les tendances du commerce

Le rôle du commerce dans l'économie générale du haut moyen âge a été posé dès 1922 par Henri Pirenne, dans un court article intitulé déjà *Mahomet et Charlemagne*, mais c'est surtout son livre posthume homonyme, qui a provoqué dans l'après-guerre un vaste débat historiographique. Roberto Lopez a été le premier à souligner l'existence d'une dépression générale du commerce, qui s'enracine dans la crise du Bas-Empire et affecte les échanges en Occident, tant à l'époque mérovingienne que carolingienne. Publié en 1985, le livre majeur de Dietrich Claude a tranché le débat dans l'espace méditerranéen. Après Lopez, Claude apporte des preuves décisives que la régression du commerce maritime en Méditerranée occidentale a commencé dès la crise impériale du IV^e siècle. Avec Pirenne, il estime que le point le plus bas a été atteint en Gaule à la fin du VII^e et au début du VIII^e siècle. Après le déclin des ports francs de Marseille et de Fos, à la fin du VII^e siècle, l'axe principal du commerce international entre la Méditerranée et le monde franc s'est déplacé progressivement de la route du Rhône à celle des Alpes. A son débouché dans l'Adriatique, Venise assure désormais les liens avec le bassin oriental de la Méditerranée.

A l'opposé des vues d'Henri Pirenne, les historiens ne considèrent plus aujourd'hui qu'il y a eu une contraction générale de l'économie occidentale à partir du VII^e siècle, mais un déplacement des centres et des secteurs d'activité du commerce, qui s'orientent désormais vers les marchés de l'Ouest et du Nord de l'Europe, largement déficitaires au point de vue alimentaire. Cette nouvelle orientation des échanges a stimulé la production de biens de consommation agricoles - céréales et vin - qui allaient devenir les points forts de l'économie entre Loire et Rhin, au moment et dans la zone même où se mettent en place les structures du grand domaine. Au même moment, les acteurs du commerce se modifient. A l'intérieur de la Gaule, le rôle des marchands indépendants paraît s'effacer, au profit des marchands et du commerce des églises. Dans le prolongement des recherches de Waltraut Bleiber, Claude a proposé d'interpréter le développement du commerce privilégié des églises situées au nord de la Loire comme le signe que les produits méditerranéens n'atteignaient plus ces régions. C'est le recul sensible du commerce exercé par les marchands indépendants, qui aurait contraint les abbayes à organiser elle-même de très lourdes entreprises de transport pour se procurer des marchandises rares, huile, cire, poissons, vêtements, ... Mais, dès la fin du VII^e siècle, l'étude des exemptions de tonlieu montre qu'un second mobile, plus impérieux encore que le premier, a stimulé l'implication de ces abbayes dans l'économie d'échanges : le souci d'écouler au mieux des produits agricoles, qui constituent désormais l'une des matières essentielles des échanges.

Dans ces dimensions nouvelles du commerce international, le renouveau des activités d'échanges semble s'être manifesté plus précocement sur les rives de l'"Océan britannique", entre la Loire et la mer d'Irlande, dans une région d'Europe où, il est vrai, la fin de la domination romaine n'a pas interrompu les contacts sociaux, culturels ou économiques entre les différentes parties du monde celtique.

Au VII^e siècle, l'animation gagne les côtes de la Manche et de la mer du Nord entre l'Angleterre, l'estuaire de la Seine et le delta du Rhin. Deux réseaux d'échanges principaux s'y constituent : à l'est, le premier englobe le bassin rhénan jusqu'à Mayence, la zone du delta rhéno-mosane et l'East Anglia et la Tamise; à l'ouest, le second s'articule sur le bassin parisien, la Somme et le Pas-de-Calais et les côtes occidentales anglaises. Les marins frisons paraissent avoir joué un rôle important dans l'interconnexion de ces deux réseaux, entre lesquels existait une évidente capillarité. A l'exception de la zone d'échanges orientale du royaume, où ils furent actifs dès le VII^e siècle, les Francs paraissent avoir joué un rôle plus passif dans le commerce à longue distance.

Les foires fondées dans la première moitié du VII^e siècle par Dagobert I^{er} aux portes de l'abbaye de Saint-Denis constituaient le point focal de ces nouveaux réseaux d'échanges. Dès le VIII^e siècle, elles attirent des marchands anglo-saxons et frisons. Le vin était la marchandise principale de la foire. Le caractère rural des produits échangés s'explique sans aucun doute par l'intervention des établissements religieux parisiens, qui y trouvaient un débouché pour leurs surplus agricoles. La prospérité locale et le retentissement international des foires ont dû également être favorisés par la dimension véritablement urbaine du marché parisien dans les premiers siècles du moyen âge. La précocité de l'éveil économique de la Neustrie est soulignée par les trouvailles récentes dans l'ouest de la France de pièces d'argent de très faible poids (0,15 gr.), généralement sans légende, frappées dans le dernier quart du VI^e siècle. Paris, dont le nom figure sur une de ces pièces, a peut-être été le centre de ce monnayage, qui témoigne d'un bouleversement profond des échanges et de l'apparition de monnaies divisionnaires. Il est difficile de ne pas mettre en rapport ces signes avec la reprise du monnayage en Angleterre, vers 630, après deux siècles d'interruption.

Dans l'aire austrasienne, l'essor doit sans doute être retardé d'un ou d'un demi-siècle. L'exceptionnelle prospérité attribuée au pays mosan au VII^e siècle, fait aujourd'hui l'objet d'un jugement plus nuancé. Une corrélation entre l'activité des ateliers monétaires de la Meuse moyenne et les échanges alimentés par une route transcontinentale entre la Méditerranée et la Mer du Nord n'est nullement démontrée. L'animation y fut sans doute plus locale, orientée sur la production artisanale, les

marchés locaux et des fonctions centrales, religieuses ou politiques. Au VIII^e siècle, les signes de croissance s'accumulent dans toute la région.

Depuis 1930, où furent publiés les premiers résultats des fouilles entreprises sur le site de Dorestad, à l'embouchure du Rhin, l'archéologie a apporté des informations décisives sur les places commerciales d'un type nouveau ("Wik", *emporia*), qui naissent dans le nord et l'ouest de l'Europe, à partir du VII^e siècle. Elle permet aujourd'hui d'en dégager les principaux traits communs. Ces *emporia* sont situées en zone frontrière, où ils jouent le rôle d'un port d'entrée ("Gateway"), où s'effectuent les échanges, la perception des droits de douane et, dans le royaume franc, le change et la frappe des espèces étrangères. Ils remplissent une fonction centrale et sont articulées sur un hinterland structuré. Le site s'articule autour de trois fonctions : commerciale, dans la zone du port, agricole et artisanale. La dispersion des trouvailles témoigne, qu'à l'exception de la poterie, concentrée dans les sites de production les plus importants, l'artisanat s'exerce dans le cadre domestique. Le travail de l'os, de la corne et du cuir et la métallurgie sont caractéristiques de l'ensemble de ces sites et suggèrent l'existence d'une population spécialisée. Enfin, le déclin des *Wik*s est un phénomène général. Il s'amorce dans les années 820/830 et précède partout les premières incursions normandes. A partir de 850, il se traduit par des destructions ou des abandons de site, suivis dans la seconde moitié du IX^e ou au début du X^e siècle, du déplacement ou de la reprise des activités commerciales dans d'autres agglomérations ou sur des sites nouveaux (*Lundenwic*->Londres, *Quentovic*->Montreuil-sur-Mer, *Dorestad* ->Tiel/Utrecht, ...).

Nous connaissons également beaucoup mieux les marchandises, qui furent l'objet de ces trafics. A la suite d'Henri Pirenne, l'accent a longtemps été mis sur les produits de luxe. Aujourd'hui, la relecture des sources et le résultat des fouilles indiquent que l'essentiel des échanges a dû concerner des matières premières - vin, céréales, sel, matières textiles, bois, minerais - et des productions artisanales de masse - meules de l'Eifel, poteries de Badorf, verrerie rhénane, armes franques.

La chronologie, les conditions de croissance et le fonctionnement du troisième réseau, qui naît au nord du monde franc, sont encore mal connus. Des relations entre les peuples riverains de la Mer du Nord ont certainement perduré tout au long du haut moyen âge. Dans la seconde moitié du VIII^e siècle, des points d'étape apparaissent le long des rivières et des côtes, qui mènent de la Frise au Jutland, pour déboucher sur la Baltique et l'Orient scandinave. Dans le Nord, l'archéologie permet également de placer à la fin du VIII^e ou au début du IX^e siècle, la naissance de nouvelles places d'échange, comme les *emporia*

d'Haithabu, dans le Schleswig (fondé vers 810?) et celui de Birka, au centre de la Suède (fondé vers 790?). Au même moment arrivent en Suède les premières monnaies arabes d'argent, dont l'afflux se poursuivra jusqu'au milieu du Xe siècle.

Dès 1937, Henri Pirenne avait insisté sur l'importance des relations commerciales entre la Frise carolingienne et le monde scandinave. En 1939, Sture Bolin attribuait cette prospérité à l'ouverture par les Vikings, à la fin du VIIIe siècle, d'une route intercontinentale à travers la Russie, par laquelle l'argent, la soie et les autres marchandises de luxe orientales auraient été transportées vers l'Occident. L'archéologie n'apporte pas de preuves matérielles à l'appui de ces thèses, mais elle démontre la grande perméabilité qui a existé entre régions contiguës. En somme, il n'est plus nécessaire de postuler l'hypothèse de liaisons directes entre Bagdad et la Suède, pour comprendre comment l'argent et les produits orientaux ont pu gagner le Nord puis l'Ouest de l'Europe. Entre ces différentes régions, existaient des "frontières d'échange", équipées de ports et de places centrales, qui innervaient leurs arrière-pays respectifs. A partir du VIIIe siècle, des migrations relativement importantes ont amené des colons scandinaves, principalement des Suédois, à s'installer dans toute l'Europe orientale. Mais, il ne faut pas voir nécessairement du commerce, dans l'ensemble complexe des relations économiques et sociales, qui s'étaient tissées autour de la Baltique : hommes et objets obéissaient également à d'autres formes d'échange : migration, guerres, échanges de cadeaux, imposition de tributs ...

La multiplicité des formes de l'échange au haut moyen âge, mise en lumière par Philip Grierson, s'illustre dans le tour nouveau que prennent les relations entre Francs et Vikings, à partir des années 820/830 : la guerre prend le relais du commerce. Vers 850, l'espace baltique se ferme aux céramiques rhénanes et aux monnaies frappées à Dorestad. Pillée à sept reprises à partir de 834, Dorestad ne se relèvera pas de l'ultime assaut de 863. Mais, on l'a vu, la récession économique (vers 820?) y a précédé la guerre. Le coup d'arrêt donné à la croissance n'est pas irrémédiable : l'abandon des places de commerce se traduit à la fin du IXe et au Xe siècle, par des déplacements d'activités et de populations.

3. La place des échanges dans l'économie du haut moyen âge

Qu'il s'agisse d'histoire urbaine (avec l'insistance mise par Adriaan Verhulst sur les fonctions centrales de la ville) ou rurale (avec le rôle moteur attribué par Pierre Toubert ou Robert Fossier à l'encellulement des hommes dans la seigneurie), la construction et la consolidation de réseaux de pouvoir, de production et d'échanges paraît bien être l'un des éléments moteurs de la transformation des

sociétés médiévales. Selon une formule déjà énoncée par Henri Pirenne, la ville médiévale est le point de convergence d'un système de marché intégré régionalement, avec des systèmes bien articulés de production et de distribution.

Dans ce contexte, l'attention des historiens est attirée depuis plusieurs décennies sur la "part du grand domaine" et des acteurs institutionnels dans le décollage économique de l'Occident entre le VIIIe et le Xe siècles. Il s'agit moins, comme le pensait Latouche, d'attribuer cette expansion à la restauration politique des Carolingiens et à leur dirigisme, que de montrer qu'elle s'enracine dans un essor généralisé de l'économie rurale. Dès 1953, Cinzio Violante avait montré que, dans la plaine du Pô, le développement des villes se détachait "sur la toile de fond d'un essor domanial plus ancien". En 1968, Georges Despy a montré, à propos du Pays mosan, comment et dans quelle mesure le dynamisme du monde rural a pu contribuer à la naissance d'un réseau de marchés locaux et à l'animation des villes riveraines de la Meuse. Pierre Toubert a enrichi ce modèle en montrant de quelle manière le système domanial a pu canaliser ce dynamisme au profit des Grands, par la mise en oeuvre d'un principe de centralité étendu à tous les types de transferts économiques et de contrôle social. En somme, le système domanial, qui fut considéré, à la fin du XIXe et au début du XXe siècles, comme la meilleure illustration du caractère prioritaire conféré par les économies primitives à l'autoconsommation, est considéré aujourd'hui comme un des principaux leviers du passage à une économie d'échanges.

Malgré l'image dynamique donnée aujourd'hui aux réseaux domaniaux du haut moyen âge, il serait imprudent de négliger un certain nombre d'indices, qui pourraient illustrer, comme le pensait Henri Pirenne, cette contraction à l'échelon du marché local manifestée par l'économie carolingienne. Le royaume franc n'a jamais constitué une aire de circulation unique pour la monnaie, qui paraît n'avoir circulé qu'à l'échelon régional. Les réseaux interrégionaux, qui unissent le monde franc aux Iles Britanniques, au delta du Rhin ou au monde scandinave et les "aires de circulation" des monastères ont dû fonctionner au IXe siècle d'une manière essentiellement linéaire. Leur existence ne signifie pas qu'ils aient été, dès cette époque, au sommet d'un réseau hiérarchisé d'échanges. L'étude de ces courants, qui témoigne de la capacité de l'économie franque à dégager un surplus régulier, souligne en même temps ce qui paraît être l'une de ses faiblesses principales : l'existence de déficits ou de carences de production ou d'approvisionnement aigus au niveau local.

L'attention doit donc être également portée au niveau local, où s'est créé durant le haut moyen âge un premier réseau de marchés primaires, sans doute orientés

essentiellement vers l'échange de biens de consommation courante. La multiplication des marchés au cours du IXe siècle, soit par concession royale, comme ce fut généralement le cas à l'Est du Rhin, soit de façon plus spontanée, et leur intégration à ces réseaux d'échange, s'expliquent également par l'essor de l'économie domaniale. La plupart de ces marchés locaux n'ont cependant pas donné lieu à la naissance d'une ville. Leur apparition apparaît plutôt comme un élément de la structuration profonde de l'espace, qui se déroule au niveau local. La société dans son ensemble reste profondément rurale, mais il y a bien circulation, mouvement, échange. Dans les campagnes, le système domaniale fait éclater les cadres ancestraux du mode de production paysan, bâti sur l'autosuffisance et la satisfaction des besoins primaires du producteur. Il tisse les mailles d'un réseau de marchés et de bourgs ruraux, entraîne les paysans à produire pour vendre et fait croître le groupe des non-producteurs agricoles à l'échelon du village. Le bourg rural, avec son marché installé à l'échelle du temps paysan, au centre d'un petit pays, constitue le relais et la condition préalables à l'établissement de relations denses et régulières entre ville et campagnes.

4. Les villes

La ville change-t-elle de nature durant le premier Moyen Age?

Aujourd'hui encore, la problématique de l'histoire des villes dans la transition entre l'Antiquité et le moyen âge échappe difficilement au cadre fécond des définitions utilisées par Henri Pirenne. A la ville antique, essentiellement politique, les médiévistes opposent la cité médiévale, qui devrait son originalité à sa fonction économique de lieu de production et de commerce. L'idée centrale de Pirenne était donc celle d'une *naissance* de la ville médiévale. Au XIe siècle, la vie urbaine ressuscite sous l'impulsion du réveil du commerce international, "sur un sol vierge, sans antécédents aucuns d'une époque antérieure".

La continuité des centres urbains est plus grande qu'on ne l'avait cru du temps de Pirenne. Dans le nord-ouest de l'Europe, notamment, les importants résultats de l'archéologie urbaine des dernières décennies mettent l'accent sur les antécédents romains de beaucoup d'agglomérations médiévales. Ces matériaux doivent toutefois être interprétés avec prudence et sans esprit de système. L'historien a bien souvent du mal à démêler dans les sources et les témoins archéologiques ce qui relève d'une réelle permanence d'occupation et de fonction, de la réoccupation d'un site ou d'une totale résurgence fonctionnelle. On pourrait parler de discontinuité graduelle entre la ville antique, définie comme un organe exclusivement politique, et la ville médiévale. On

rencontre alors une évidente continuité avec des agglomérations, qui doivent leur survie au maintien de leurs fonctions centrales politiques, administratives et religieuses, et où les anciens circuits commerciaux dépérissent lentement; et une discontinuité manifeste, avec des agglomérations, qui portent souvent des dénominations nouvelles (*portus, vicus*) et ont maintenu ou développé des fonctions économiques, comme centre d'artisanat et de commerce.

Sans rouvrir la question de la définition de la ville, il faut prendre garde à l'utilisation de concepts différents selon les époques. Si les historiens se séparent aujourd'hui de Pirenne, pour défendre l'idée d'une certaine continuité des centres urbains de l'Antiquité au haut moyen âge, au travers de fonctions centrales, ils continuent à insister sur le contraste qui existerait entre ces agglomérations et la "ville comme ville, avec un droit, une administration et une justice propres, la liberté des bourgeois, l'implantation d'une industrie, etc.", qui ne s'est formée qu'après l'an mille. Avant l'an mille, note Adriaan Verhulst, "la ville ou mieux le centre proto-urbain est (...) quelque chose de profondément différent de la ville des siècles suivants. Les critères d'une définition de la ville après l'an mille ne valent pas avant cette date dans cette partie du continent".

Quatre remarques s'imposent : dès 1958, Franz Petri a montré que dans la ville médiévale, facteurs politiques et économiques ne pouvaient être artificiellement dissociés : "ces lieux de commerce ne se sont pas développés en dehors de tout contact avec les centres du pouvoir et de la richesse -chefs-lieux administratifs ou ecclésiastiques, abbayes, domaines et palais royaux". Il inaugurerait ainsi une réflexion féconde sur la *fonction centrale* de la ville, qui est aujourd'hui au cœur des débats.

Mais, cette centralité est-elle de la même nature que celle qui fonde le modèle de la cité antique, bâti par Max Weber, un modèle où l'impôt draine vers la ville les surplus agricoles, qui s'y dépensent en partie pour rendre sensible (et éventuellement accentuer) la hiérarchie sociale? A l'exception de l'Eglise épiscopale, qui y a ancré ses réseaux de pouvoir, la ville du haut moyen âge n'est plus ordinairement le lieu de résidence des élites. "Pour un centre urbain, la présence de l'évêque fait toute la différence entre la vie et la mort". La vigueur de la Cité de Paris à l'époque mérovingienne ne tient-elle pas à la double présence du Roi et de l'évêque? Dans ce domaine également, le contraste entre Mérovingiens et Carolingiens, qui voit le Souverain délaisser les anciennes cités pour ses palais à la campagne, est frappant. La ville ne paraît plus constituer un "modèle social", avec une population, une civilisation et une organisation originales. Il faut en même temps souligner, comme l'une des plus claires césures entre l'Antiquité et le Moyen Age en Occident,

l'extraordinaire abaissement du style de vie du Roi et des classes dominantes.

La "ville" du haut moyen, qu'il s'agisse d'une ancienne *civitas*, d'un *vicus* ou d'un comptoir d'échanges, comme Dorestad, apparaît comme une combinaison d'activités artisanales, commerciales et aussi agricoles. Le *vicus* ou le bourg marchand occupe la place d'un point d'agglomération, dans une "ville", qui ne répond pas aux critères formels de la topographie urbaine (forte densité, agglomération), mais a plutôt l'aspect d'une nébuleuse de points de peuplement, où l'on peut retrouver un noyau central à vocation administrative, des points d'agglomération nouveaux, des "quartiers" à vocation artisanale ou agricole. On ne peut donc réduire cette pluralité d'habitats au dualisme classique - fortification-agglomération marchande -. La réalité est beaucoup plus complexe et varie selon l'époque et le lieu. Au XI^e siècle, ces points de peuplement polynucléaires se sont rapprochés topographiquement et ont bientôt formé "une seule et véritable ville, grâce notamment à l'établissement dans celle-ci d'une industrie d'exportation" et à la consolidation ou à la constitution d'un véritable hinterland rural et d'un réseau de circuits d'échanges raccordés aux centres urbains.

"L'air de la ville rend libre". Cette vision est celle de la bourgeoisie du XIX^e siècle, qui voyait dans les libertés urbaines du moyen âge, des éléments qui anticipaient son existence. Pour elle, la naissance des villes correspondait avec sa propre apparition comme classe. La ville naissait hors de et même contre le féodalisme. L'accent mis aujourd'hui sur l'importance du grand domaine et de l'initiative royale dans l'économie du haut moyen âge invite à rechercher d'autres facteurs dans la formation de la ville médiévale, que l'émergence d'une bourgeoisie, née du réveil du grand commerce et de l'action des marchands indépendants.

Les découvertes archéologiques faites dans le monde slave et scandinave ont mis à jour des villes, qui ont essentiellement des fonctions centrales et réunissent des groupes de consommateurs tels que seigneurs, prêtres, guerriers et domestiques. La satisfaction de leurs besoins est assurée par des marchands, qui tiennent le commerce et les marchés. Ceci montre l'importance des élites, comme groupe de consommateurs, et l'intérêt d'une étude des modes de résidence de la classe dominante et des procès de concentration du surproduit agricole : sous la forme tributaire antique, sous la forme du prélèvement domanial, sous la forme médiévale du marché, qui permet d'écouler les surplus. L'artisanat et le commerce ne peuvent plus être considérés comme la seule voie naturelle de la naissance de la ville médiévale proprement dite, mais comme des éléments, parmi d'autres, dans un processus beaucoup plus complexe, qui associe les différents groupes de

consommateurs, marchands, artisans, prêtres, guerriers, agents seigneuriaux, dans un complexe d'installation non-agricoles.

La ville apparaît dès lors comme l'un des noeuds des réseaux d'échange, où s'effectue la concentration des surplus. L'attention doit donc se porter sur la structure, les acteurs et l'animation de ces réseaux. Le souci domaniale d'organiser ces "aree di strada" est désormais bien connu. La multiplication des marchés ou des phénomènes comme la territorialisation des exemptions de tonlieu montrent que ce travail d'organisation et stratification des échanges en profondeur est en marche dès la fin du VIII^e siècle. En Italie du nord, à partir des années 920, de nombreuses *curtes* ont été dotées d'un élément fortifié et, souvent, d'un marché. Les réseaux d'échange se sont ainsi adaptés à une évolution qui privilégiait désormais l'"incastellamento". En Flandre, c'est la constitution d'un réseau de châtelainies comtales, qui a pareillement marqué de son empreinte, le paysage urbain du Xe siècle.

Les structures du commerce lointain n'étaient en rien incompatibles avec l'utilisation par ses agents des réseaux domaniaux, auxquels ils ont, selon l'expression forgée par Pierre Toubert, "surimposé" leurs circuits. Quant aux acteurs qui ont animé ces réseaux, l'hypothèse a été récemment formulée qu'il a pu s'agir, après la relative disparition des marchands professionnels, après le VII^e siècle, d'individus au statut "dualiste", agents domaniaux ou protégés d'Église, transformés pour la plupart, peu après l'an mille, en marchands libres.

L'histoire urbaine médiévale ne peut donc plus faire l'impasse sur le haut moyen âge et situer la formation de la ville, avec son droit, ses libertés et son organisation propres, hors d'une société ambiante dominée par le monde rural.

5. L'économie agraire

Nous voici ainsi ramenés à l'interrogation formulée par Robert Fossier en 1979 à Spolète : "les tendances de l'économie (du haut moyen âge) : stagnation ou croissance?". Sa réponse est franchement pessimiste. Il n'y aurait ni stagnation, ni réelle croissance aux temps carolingiens, à peine un "frémissement de surface dans un monde où les facteurs négatifs (techniques nulles, sol non maîtrisé, habitat à peine fixé et des plus médiocre, rares surplus échangés par quelques privilégiés, structure de production presque inepte et pour le moins inefficace) l'emportent largement sur les signes d'un progrès possible (gonflement problématique du nombre des hommes, accroissement des déplacements et de la masse monétaire, une volonté de mieux faire)".

La grande expansion du moyen âge central succède ainsi à la grande contraction du haut moyen âge. A partir du IIIe siècle, l'effondrement se manifeste à tous les niveaux, social, culturel, politique, économique. Mais, c'est surtout dans le secteur démographique, que le recul crée pour plus d'un demi-millénaire une société déprimée, qui se heurte dans son développement à un véritable seuil de croissance. Au Xe siècle, le cercle vicieux est enfin rompu : "on ne voit plus une population trop faible pour permettre une consommation substantielle, une consommation trop faible pour soutenir une croissance démographique. En subordonnant la situation du peuplement à celle de l'agriculture, Marc Bloch, Georges Duby, Robert Fossier ou Roberto Lopez se situent au fond dans la ligne de la pensée de Malthus. L'accroissement durable de la population ne peut procéder dans une société préindustrielle que d'un progrès technique significatif. La question posée est donc celle des modèles d'expansion agricole. Le grand mouvement de transformation des campagnes qui marque le moyen âge central est-il un point de départ ou faut-il, au contraire, inscrire les fameux "grands défrichements" des XIe-XIIIe siècles dans la longue durée et peut-être même dans la très longue durée ?

Avant d'explorer le terrain et les conditions d'une croissance agricole du haut moyen âge, il conviendrait avant tout de mesurer l'importance du recul, qui l'a précédée. Malgré le retentissement des travaux de l'américain J.C. Russel, l'échec de la synthèse démographique pour le haut moyen âge est aujourd'hui manifeste en raison même de l'inconsistance des sources. Il faut souligner l'intérêt d'une histoire totale, qui associe désormais aux sources plus traditionnelles (documents écrits, photographie aérienne, relevés au sol), des éléments apportés par les méthodes nouvelles de l'archéologie (paléodémographie, paléoclimatologie, palynologie, étude des carporestes végétaux,...).

Est-il possible de préciser, dans cette perspective nouvelle de la recherche, l'évolution des différents facteurs -climat, état sanitaire, mouvement de la population, peuplement- qui ont pu influencer le milieu? Tout en évitant d'y rechercher des causes premières, on peut noter la coïncidence entre le mouvement général du climat dans le premier millénaire de notre ère et l'évolution historique. Du IIIe au Ve siècle, la crise du Bas-Empire se déroule dans un contexte de dégradation climatique, marqué par un temps plus humide et plus froid. Le VIe siècle marque le niveau de refroidissement le plus fort (-1,5 d°). La tendance s'inverse ensuite à partir de la fin du VIIIe siècle, qui marque le point de départ d'un nouveau cycle climatique plus chaud. Au XIe siècle, l'essor démographique se déroule dans une phase d'optimum chaud (+1,5 à 2 d°). L'alternance de ces phases signifie donc que les deux périodes de modification marquée du paysage de l'Europe occidentale, la transition du Bas-

Empire au Moyen Age et la période des grands défrichements médiévaux coïncident respectivement avec un **minimum** et un **optimum climatiques**, dont les effets sur la croissance de la biomasse ne constituent évidemment pas une surprise. Deux sources peuvent nous éclairer sur l'état sanitaire de la population. Les acquis de la paléodémographie restent encore fragiles, en raison des difficultés d'interprétation multiples, que causent le passage de l'incinération à l'inhumation ou la rareté des sites funéraires carolingiens. Le modèle démographique, que suggère l'analyse des données de l'anthropologie physique, pour l'époque mérovingienne est celui d'une population très jeune, marquée par un taux de mortalité infantile très élevé, une espérance de vie courte et une très forte dynamique, avec des taux de natalité et de mortalité très élevés.

Les sources écrites permettent de situer épidémies et famines mais il demeure difficile de chiffrer l'impact de ces crises de surmortalité. Le problème de la peste justinienne et des autres grandes épidémies a été abordé par Jean-Noël Biraben. La peste, qui éclate en 541 en Égypte se diffuse rapidement dans toute l'Europe occidentale, mais il faut noter qu'après la pandémie de 543, les atteintes suivantes ne sont plus mentionnées au nord de la Loire. Après cinq atteintes dans la seule moitié du VI^e siècle, les épisodes du VII^e paraissent plus limités, avant que l'épidémie ne s'éteigne définitivement à la fin du VII^e siècle. En même temps, éclate dans toute l'Europe continentale, vers 570, une violente épidémie de variole. L'effet des "pestes" du haut moyen âge a donc été différencié au sud de la Loire, où les populations ont été affectées par la peste et la variole et au nord, où la variole seule pourrait avoir sévi durablement. Les pertes humaines sont bien difficiles à évaluer : Il est peu vraisemblable, écrit Biraben, "vu l'extension limitée du fléau et le faible nombre de ses poussées, spécialement en Occident, qu'il ait pu seul, comme il le fera au XI^e siècle, enlever le tiers ou le quart de la population totale. Mais il a certainement porté un coup sensible au peuplement des régions méditerranéennes et l'on peut penser que (...) les grandes pestes du haut moyen âge associées à la variole ont, comme au XI^e siècle, transformé en chute catastrophique, soit un déclin démographique amorcé au Bas-Empire et accéléré lors des grandes invasions, soit un redressement démographique encore récent et mal assuré".

Depuis l'étude vieillie de Curschmann, on ne dispose pas d'une vue d'ensemble sur le problème de la faim et des famines du haut moyen âge. La période mérovingienne, où les données archéologiques indiquent la fréquence du rachitisme et des affections carencielles, semble s'être déroulée sous le signe d'une malnutrition généralisée. Ces effets désastreux à long terme sur l'état générale de la population expliquent peut-être l'enchaînement, chez Grégoire de Tours, des fléaux naturels, famines,

épidémies, inondations, qui frappent une population affaiblie. Entre le VIII^e et le XI^e siècles, Curschmann a relevé 64 mentions de famines dans les textes, soit, en moyenne, une famine tous les six ou sept ans. Mais, l'interprétation de ces chiffres est délicate. En réalité, une fois la différence faite entre les "grandes faims", au caractère cyclique, la disette, qui intervient en période de soudure et les famines locales, on doit constater que le nombre des famines généralisées a été en s'amenuisant au X^e pour augmenter à nouveau au cours du XI^e siècle. Des famines générales aussi nombreuses constituent-elles véritablement une négation de la croissance? Ou faut-il les considérer, comme le suggère Pierre Bonnassie, "comme des accidents de celle-ci, comme le prix très lourd qu'a dû payer la paysannerie pour que l'expansion s'engage?". L'image qu'elles imposent est celle d'une évolution en dents de scie de la population. Au tournant du VII^e et du VIII^e siècle, l'étude des ossements humains semble indiquer un recul significatif de la malnutrition. La famine, si elle tue les faibles, incite les hommes à produire plus. L'étude des polyptyques donne l'image d'une population pionnière, relativement jeune et mobile, sensible aux crises de surmortalité, mais capable d'y répondre par une stimulation rapide la natalité.

Sans qu'il soit possible de quantifier l'ensemble de ces phénomènes, l'étude des facteurs naturels permet de situer au VI^e siècle la phase la plus critique de leur évolution, avec la coïncidence d'un minimum climatique, entre 500 et 600 et l'éclatement d'épidémies et de famines, qui connaissent leur optimum entre 540 et 600. Elle suggère en même temps que le glissement du centre de gravité politique et économique du sud au nord de l'Europe occidentale, s'est opéré au VII^e siècle, au terme d'une crise, où les régions septentrionales apparaissaient comme les moins affectées par la dégradation profonde des facteurs naturels. Enfin, l'idée d'une stase démographique des VIII^e-X^e siècles ne peut plus être acceptée. La croissance agricole du haut moyen âge s'est déroulée dans le contexte d'un réchauffement progressif du climat et d'une croissance démographique de longue durée.

Le paysage

Le capital biologique a longtemps été considéré de manière implicite comme une constante à l'échelle du temps historique. Il serait pourtant faux de considérer le haut moyen âge comme une *terra incognita* ou une phase chronologique indifférenciée. A côté de variations quantitatives (-défrichements, avancées de la forêt ou retour à la friche)-, les nouvelles techniques mises en oeuvre par l'archéologie permettent aujourd'hui de mettre en évidence des variations qualitatives (apparition de nouvelles espèces).

Du IIIe au Ve siècle, on assiste à une rétractation générale de l'habitat et des terres cultivées, plus prononcée dans certaines régions, à une extension des forêts et des landes incultes et à un développement de l'élevage. A partir du IVe siècle, les sources écrites et les données archéologiques offrent l'image d'un changement lent mais profond dans la répartition géographique des céréales. Ce mouvement pluriséculaire s'est poursuivi pendant tout le haut moyen âge. Il se marque par l'effacement progressif des blés vêtus au profit des blés nus et l'apparition de nouvelles espèces, seigle et avoine, qui ont joué grâce à leur caractère de plus grande rusticité, un rôle important dans la céréalisation de l'Europe au moyen âge.

Dans un paysage humanisé, les variations du couvert forestier dépendent autant de facteurs physiques (sol, climat) qu'humains (défrichements, élevage, cultures forestières, "usure" naturelle). Dès qu'il y a présence humaine, la forêt n'est jamais une *terra incognita*, un désert ou une zone stérile de l'écosystème, laissée aux bêtes sauvages. Une typologie des usages forestiers permet de mesurer l'apport varié de la forêt au milieu humanisé. La littérature dominante présente la Gaule et plus encore la Germanie comme un paysage de clairières clairsemées. Il faut tenir compte en cette matière des diversités régionales, des aptitudes différentes des sols à la (re)forestation, de la variété des paysages forestiers. Même dans les grandes forêts, l'interface entre terre cultivée et bois était beaucoup plus complexe que l'opposition "classique" entre espace civilisé et "sauvagerie" .

L'habitat le plus caractéristique de la période mérovingienne paraît constitué de petites agglomérations de fermes. La taille relativement restreinte de ces groupements humains correspond assez bien à celle des nécropoles. A partir du VIIe siècle, la croissance de la population s'est traduite par une humanisation du paysage, l'extension des terroirs existants et la création de nouveaux points de peuplement, à la suite de défrichements entrepris par les paysans ou par l'initiative seigneuriale. Il ne faut toutefois pas surévaluer cette expansion des terroirs cultivés, qui marque le début d'un lent mouvement de mise en valeur du sol, qui culmine au XIIe et au XIIIe siècle. Après cette phase d'essaimage des centres d'exploitation, un regroupement de l'habitat, marqué par de nombreux abandons de hameaux, est sensible au Xe siècle, dans des régions comme la Rhénanie ou la Bourgogne.

Naissance du village?

Les désertions du Xe siècle marquent-elles la naissance médiévale du village? Le village médiéval, au sens strict, doit être défini en fonction de critères géographiques (terroir unifié, organisé autour de moyens

collectifs, chemins, pacages, fontaine, ...) et sociaux (existence de mécanismes et d'institutions assurant la régulation collective de la communauté paysanne). Dans ce domaine, les maîtres mots sont également "évolution" et "diversité".

Pour Chapelot et Fossier, il n'y a pas eu d'habitat rural fixe avant l'encellulement des hommes et la naissance de la communauté villageoise au XI^e siècle, avec la formation du réseau des paroisses. Les recherches de Schwind, en Allemagne, de Bange, en Mâconnais, ont pourtant démontré qu'il existait des formes variées d'emprise du sol et d'organisation collectives des terroirs paysans avant le Xe siècle. Dans ce domaine, une attention particulière à l'histoire et à la chronologie des formes d'encadrement des hommes, devrait permettre de mieux distinguer le rythme variable et les différentes phases de la naissance du village. Au coeur des grands domaines carolingiens entre Seine et Rhin, les formes particulières de protection et de dépendance personnelles de la *familia* rurale, l'existence de juridictions et d'associations villageoises, comme la guilde rurale ou la paroisse, la définition d'un *ius villae*, qui unit le seigneur à ses tenanciers héréditaires, l'organisation de contraintes collectives pour l'exécution des corvées et des services de transport lourds, constituent autant de signes et de jalons, qui pourrait y indiquer l'apparition précoce d'un véritable cadre de vie villageois.

Les techniques

Il faut souligner que potentiellement, de nombreux éléments de la future croissance rurale du XI^e siècle étaient présents dès le haut moyen âge : pièces de la charrue, diffusion du moulin à eau, rotation des cultures, diversification des espèces céréalières). Après l'an mille, il n'y a pas eu une "révolution" des techniques agricoles, due à des innovations spectaculaires, mais un recours plus fréquent à des techniques connues depuis longtemps. Les "progrès" enregistrés dans les campagnes n'ont donc pas un caractère soudain, "révolutionnaire", mais sont le lent produit d'une intensification des pratiques agricoles. Si le recours à des rotations triennales est établi dans la seconde moitié du VIII^e siècle, dans l'Europe moyenne, l'assolement, au sens strict d'une pratique communautaire, remonte au plus tôt au Xe siècle.

La mesure de la croissance des rendements agricoles avant le XII^e siècle paraît très aléatoire, en l'absence de sources directes, qui restent d'ailleurs fort rares avant le XIV^e siècle. Les chiffres de rendement à la semence très bas, proposés par Georges Duby, à partir de la description d'Annapes, ont été revus à la hausse par Fumagalli et Montanari, qui ont trouvé un rapport de trois pour un dans les meilleures terres de Saint-Thomas de

Reggio in Emilia au Xe siècle. Les critiques les plus vives sont venues des agronomes, qui constatent qu'une "agriculture, dont le rendement normal serait de 1,6 pour 1 est physiquement impossible : elle ne produirait pas l'énergie nécessaire à sa poursuite. En général, Rösener estime que de l'époque carolingienne au XIIIe siècle, les rendements seraient passés de 1:3 à 1:5 à 1:7.

En réalité, ce que postule la généralisation des rendements calculés à partir des seules récoltes des réserves seigneuriales, quel que soit par ailleurs le chiffre proposé, c'est l'existence d'un seul modèle de production agricole, alors qu'à l'évidence, les campagnes carolingiennes connaissent la division entre une agriculture familiale de subsistance dans les manses paysans et l'agriculture extensive des grandes réserves. La frontière entre l'intensif et l'extensif pouvait d'ailleurs traverser les terres de la réserve et déterminer des rendements variés.

6. Conclusions : modèles et systèmes dans l'explication historique

La "naissance de l'Europe" demeure la question essentielle des études médiévales. Avec *Mahomet et Charlemagne*, Henri Pirenne a proposé un paradigme de périodisation de l'histoire, qui a structuré l'essentiel des recherches des cinquante dernières années. L'époque carolingienne y fait figure d'une ère nouvelle, qui est le résultat de la disparition finale de la *Romanitas* et de la naissance de l'ordre féodal en Europe occidentale au VIII^e siècle. Le défi lancé en 1979 par Robert Fossier est précisément d'avoir réclaté pour le Xe et le XI^e siècles, cette naissance d'un nouvel ordre que Pirenne plaçait aux temps carolingiens.

La notion de premier moyen âge paraît aujourd'hui avoir perdu pas mal de sa consistance, au profit de thèses globalisantes, qui prolongent le monde antique jusqu'à l'an mille, tout en divergeant fortement sur leur jugement des traits dominants, qui fondent cette continuité, tantôt dans la sphère de l'économie et la persistance de l'esclavage, tantôt en dehors d'elle, et la survie de l'État romain et de son mode de gouvernement. Face à ces modèles généralisants, des historiens attachés à une approche plus empiriste, comme Adriaan Verhulst ou Pierre Toubert mettent l'accent sur la pluralité et la diversité des sociétés médiévales et de leurs voies de transition vers d'autres systèmes sociaux et économiques.

L'essentiel du débat se cristallise ainsi autour de la chronologie de la croissance médiévale. Il faut à l'évidence écarter les schémas d'explication monocausale, qui privilégient tantôt le progrès technique, tantôt l'expansion démographique ou le changement climatique. A partir du VII^e siècle, l'Occident paraît entrer dans un cycle long de développement, où des facteurs divers unissent leurs effets : croissance démographique, diffusion de techniques nouvelles, modifications dans l'organisation du travail, renaissance du commerce, efflorescence de la vie urbaine, ...

Dans cette perspective, trois remarques méthodologiques s'imposent.

Premier point : la notion même de "croissance" du haut moyen âge n'a guère de sens, si on ne sait pas d'où l'on part. Pour mesurer l'étendue de la reprise, il conviendrait de mieux évaluer l'importance du "recul" de l'Occident entre le III^e et le VI^e siècles. Pour juger de son rythme, il faut donner toute sa dimension à l'épaisseur du temps.

Deuxième point : la croissance pour qui? Pour le paysan ou pour le maître? Est-il imaginable de penser en même temps en termes de progrès ou de recul, l'allégement des charges

de la paysannerie au haut moyen âge et le net appauvrissement du style de vie des classes dominantes en Occident du VI^e au XIII^e siècles? La chute de l'Empire romain a emporté avec elle la forme la plus vaste d'extraction à grande échelle des excédents: c'est-à-dire l'impôt foncier. Pour les paysans, l'alternative n'a-t-elle pas été mieux manger ou moins travailler?. Moins d'échanges entre producteurs et non-producteurs, signifie-t-il plus ou moins de bien-être pour les premiers? On pourrait alors soutenir, avec Chris Wickham, "que l'essor économique réel qu'a connu le Moyen Age central, ce ne fut pas le mouvement des défrichements, mais l'étape qui le suivit, le retour de l'échange inter régional des produits agricoles".

Troisième point : quel sens donner à cette idée de croissance, dans une société qui l'a totalement ignorée? Pour l'homme du premier moyen âge, l'idéal, c'est le *statu quo*. Rien ne doit bouger, dans une société qui doit rester ce qu'elle est dans l'attente du Jugement Dernier. Une perspective évolutionniste offre-t-elle la meilleure voie de compréhension de ces sociétés? Ou faut-il cesser, comme le pense Levi-Strauss, d'imaginer le progrès comme un processus permanent, nécessaire et irréversible?

Deux modèles de développement ?

L'historiographie offre aujourd'hui deux modèles d'explication de la croissance du premier moyen âge. Le premier, développé au départ des idées d'Adriaan Verhulst, met l'accent sur le nord de l'Europe et le rôle qu'ont joué l'initiative seigneuriale et l'essor du grand domaine. Celui-ci apparaît désormais comme une structure dynamique et évolutive, constituée progressivement à partir du VI^e et du VII^e siècles. Alors que certains historiens le considèrent comme un héritage désuet de l'Antiquité, "dernier maintien de l'esclavage en péril" ou encore comme une institution économique inefficace et en tout cas, fort peu représentative du monde rural, le "modèle évolutif" du grand domaine est fondé au contraire sur l'idée que le régime domanial "classique" est un système économique efficace, fondé sur l'intégration et le développement d'exploitations paysannes dans le cadre de la grande propriété foncière. Il assure le passage d'un régime d'exploitation directe d'un domaine de dimension modeste, à l'aide d'esclaves, à un régime d'exploitation bipartite d'un domaine plus étendu, par l'extension des terres arables de la réserve, le chasement d'esclaves et l'incorporation de paysans libres. La logique du système est donc d'élever la productivité et la rentabilité du complexe domanial, en assurant une meilleure exploitation de la réserve et en s'appuyant sur le dynamisme de l'exploitation familiale paysanne. L'action seigneuriale se traduit par l'élaboration de formes nouvelles d'encadrement des hommes, sur la base juridique de la prière pour les libres et du ban pour les non-libres. Dans

un premier temps, elle conduit à un abaissement de la paysannerie libre, dont les charges en travail s'accroissent. Dans une seconde phase en revanche, l'installation d'esclaves comme tenanciers, parfois même sur des exploitations équipées d'un train de labour, a contribué à leur progression économique et sociale et à l'unification progressive du statut juridique de la population paysanne.

Le modèle d'expansion "domanial" met l'accent sur trois facteurs déterminants: un puissant réveil de la demande de biens de consommation, à la suite de la restauration de l'État, du développement de l'Église et de la reconstitution de l'aristocratie; la prédominance croissante dans les campagnes de la petite exploitation dépendante, adaptée à la famille nucléaire et la capacité de l'aristocratie d'encadrer les hommes, de quadriller l'espace et d'assurer l'extraction et la centralisation du surproduit agricole.

Le second modèle d'explication, développé par Pierre Bonnassie, met l'accent sur le rôle de la paysannerie dans l'essor agraire de l'économie occidentale. Dans le Midi méditerranéen, le départ de la croissance se situe sans doute au VIIe siècle. Ce renversement de la conjoncture naît tout à la fois d'un effet de reprise, qui aurait accompagné l'arrêt de la pandémie de peste du VIe siècle et du premier grand craquement du régime esclavagiste dans le Midi, avec des fuites massives d'esclaves dans la seconde moitié du VIIe siècle. Cette vague de désertion n'est toutefois pas perceptible au nord de la Loire.

L'expansion agricole est balisée par des "marqueurs" de croissance : l'essaimage de l'habitat, la mobilité de la population, le développement de la petite propriété paysanne, la multiplication des tenures partiaires. Elle va de pair avec le déclin du régime esclavagiste, qui s'éteint définitivement vers l'an mille. Le rôle de moteur revient donc à l'initiative individuelle, à la recherche de la terre et de la liberté. Elle aboutit à la prépondérance d'une micro-propriété paysanne, née de l'appropriation des terres vacantes et de défrichements spontanés. Dans les grands domaines, la croissance fait naître de nouveaux modèles de mise en valeur du sol, qui laissent une plus large part de responsabilité à l'exploitant, par la division des terres domaniales en petites exploitations et le recours aux redevances à part de fruit. Le rythme de la croissance varie suivant les régions : tantôt marqué en Catalogne par une croissance dynamique et rapide, dont l'essentiel est réalisé par trois générations, sous l'effet puissant du phénomène de la "frontière", tantôt lente et progressive, comme dans la Gaule du Midi. L'essentiel de l'expansion agraire a donc été l'oeuvre de la paysannerie.

Le "modèle" méditerranéen se résume aujourd'hui à quatre traits généraux : prédominance de l'habitat

groupé et des terroirs dispersés, autonomie de la petite exploitation familiale, faible importance des réserves et bas niveau de la ponction seigneuriale, rôle joué par l'argent et la circulation monétaire.

Est-il possible, pour conclure, de dégager des lignes de force communes à ces modèles de la croissance du premier moyen âge?

Tous les travaux mettent en relief le dynamisme de la famille et de l'exploitation paysannes, tantôt organisées dans le Midi en groupe villageois largement autonomes, tantôt encadrées dans le domaine et confrontées au désir des grands d'assurer leur contrôle social et leur emprise économique. Il ne fait pas de doute qu'au plan social et économique, l'affirmation du fait familial constitue l'un des phénomènes majeurs du premier moyen âge. Il reste, au Midi, à rechercher, comme nous y invite Adriaan Verhulst, les traces de l'impulsion aristocratique ou royale et au Septentrion, à mesurer avec plus de finesse la part de l'initiative paysanne dans la croissance.

Le débat sur la destinée de l'esclavage reste apparemment ouvert. Alors que Pierre Toubert insiste sur la faible importance et la disparition précoce du servage dans le monde méditerranéen, Pierre Bonnassie a souligné avec force la survie de l'esclavage durant tout le haut moyen âge. Même chasé, le *servus* demeure à ses yeux juridiquement un esclave, jusqu'à la fin du Xe et au début du XIe siècle. Alors, "tout concourt à l'extinction de l'esclavage" : l'unification spirituelle de la paysannerie, qui accompagne la généralisation du christianisme, la diffusion des progrès techniques, libérateurs de main d'oeuvre, l'expansion de l'économie agraire, qui nécessite une grande mobilité de la main d'oeuvre et l'effondrement des structures étatiques répressives. La controverse porte, on le voit, plutôt sur la définition juridique de l'esclave. Elle pourrait faire oublier l'essentiel : l'accession à la fin de l'Empire ou dans le courant du haut moyen âge de la masse des esclaves ruraux au statut de tenanciers chasés et à un mode de vie familial. Nul doute qu'une telle mutation n'ait été le vecteur d'un formidable dynamisme économique et social.

La question de la fin de l'esclavage et de la naissance du servage garde alors toute sa pertinence dans la sphère des droits de l'homme. Suivant la formule de Giovanni Tabacco pour l'Italie, le Xe siècle est marqué "par un mouvement de libération spontané". Entre l'extinction de l'esclavage et la naissance du servage, il a existé "un moment privilégié (à la fin du Xe, et au début du XIe siècle) où la société se trouve débarrassée (juridiquement) de toute forme de servitude, où l'on s'achemine donc vers une émancipation totale de la classe paysanne". Après Marc Bloch, Pierre Bonnassie estime qu'il "existe un véritable hiatus chronologique dans l'histoire de la servitude".

Mais l'opposition qui semble se fixer à nouveau entre Nord et Midi, tient peut-être au fait qu'ici, le domaine annonce et assure le glissement progressif vers la seigneurie et l'unification de la population rurale, alors que là, des groupes paysans, demeurés largement autonomes, conservent les anciennes catégories de liberté et d'esclavage, avant de se heurter violemment au XI^e siècle aux nouvelles élites seigneuriales. En Catalogne, une paysannerie indépendante, fortement militarisée, conserve jusqu'au Xe siècle un poids inusuel, face à l'aristocratie comtale. L'affrontement est alors rapide et brutal. A partir de 1030, une offensive très violente de l'aristocratie, conduit en une génération la paysannerie d'une large autonomie économique et sociale au servage et à la dépendance.

Il nous reste enfin à tenter d'échapper à la fallacieuse impression de globalité que donne l'utilisation du concept de système économique ou de mode de production. Au terme d'une approche comparatiste, Chris Wickham vient de montrer l'existence, dans des régions comme la Bretagne, l'Islande, la Catalogne ou l'Allemagne centrale, de sociétés paysannes autonomes, régies principalement par la logique de l'économie de subsistance. De tels groupes sociaux n'excluent ni l'esclavage, ni l'existence d'une certaine stratification sociale, mais, leur axe essentiel réside dans la prépondérance d'une paysannerie, qui contrôle ses propres terres, avec plus ou moins d'autonomie et des hiérarchies de dépendance assez lâches. La classe dominante y est représentée par des notables, enracinés à l'échelon du village. L'État ou la société des grands seigneurs demeure assez distante et est relativement peu connectée au monde rural. Le cas échéant, l'aristocratie militaire y domine donc de l'extérieur et le surplus doit être extrait de la paysannerie par la contrainte.

L'affrontement décisif entre cette société paysanne et le monde féodal intervient alors à des moments différents, en fonction de l'évolution des rapports de force. Dans la moitié nord du monde franc et dans ses terres de conquête, la royauté et l'aristocratie s'assurent le monopole de la violence militaire et assurent solidement l'encadrement du monde rural. C'est vers 800, au plus tard, qu'on peut y parler de nouveau "d'un système économique qui n'est pas dominé par la subsistance des paysans mais par la rente fournie par l'agriculture et par un ensemble de relations politiques fondées sur le partage entre les aristocrates de cette rente". La renaissance du commerce à l'époque carolingienne est un signe de ce phénomène, qui montre que le surplus se concentrait à nouveau dans des mains moins nombreuses.

Il n'y a pas une économie des temps carolingiens ou du moyen âge classique, mais des économies, plus ou moins interpénétrées, qui agissent dans le cadre d'une société paysanne traditionnelle à laquelle se superpose, avec sa propre rationalité économique, une société englobante.

Bibliographie

- Abel 1978 W. Abel, *Geschichte der deutschen Landwirtschaft vom frühen Mittelalter bis zum 19. Jahrhundert*, 3. Aufl., Berlin, 1978.
- Ambrosiani 1988 B. Ambrosiani, *The prehistory of towns in Sweden*, in *The rebirth of towns in the West, AD 700-1050*, ed. R. Hodges, B. Hobley, Oxford, 1988 (CBA Research report n° 68), p. 63-68.
- Bader 1957 K.S. Bader, *Das mittelalterliche Dorf als Friedens- und Rechtsbereich*, Weimar, 1957.
- Bautier 1988 R.H. Bautier, *Haut moyen âge*, in *Histoire de la population française*, édd. J. Dupâquier et al., t.1. *Des origines à la Renaissance*, Paris, 1988, p. 119-206.
- Bleiber 1981 W. Bleiber, *Naturalwirtschaft und geld-Ware-Beziehungen zwischen Somme und Loire während des 7. Jahrhundert*, Berlin, 1981.
- Bleiber 1982 W. Bleiber, *Grundherrschaft und Markt zwischen Loire und Rhein während des 9. Jahrhundert. Untersuchungen zu ihrem wechselseitigen Verhältnis*, in *Jahrbuch für Wirtschaftsgeschichte*, 3 (1982), p. 105 et sv.
- Bois 1989 G. Bois, *La mutation de l'an mil. Lournand, village mâconnais de l'Antiquité au féodalisme*, Paris, 1989.
- Bolin 1953 S. Bolin, *Mohammed, Charlemagne and Ruric*, in *Scandinavian History Review*, 1 (1953), p. 5-39.
- Bonnassie 1980 P. Bonnassie, *Du Rhône à la Galice: genèse et modalités du régime féodal*, in *Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranéen (Xe-XIIIe siècles). Bilan et perspectives de recherches*, Rome, 1980 (Collection de l'Ecole française de Rome, 44), p. 17-55.
- Bonnassie 1985 P. Bonnassie, *Survie et extinction du régime esclavagiste dans l'Occident du haut moyen âge (IVe-XIe siècles)*, in *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 78 (1985), p. 307-343.
- Bonnassie 1988 P. Bonnassie, *La croissance agricole du Haut Moyen Age dans la Gaule du Midi et le Nord-Est de la péninsule ibérique : chronologie, modalités, limites*, in *La croissance agricole du Haut Moyen Age. Chronologie, modalités, géographie*, Auch, 1990 (Centre culturel de l'abbaye

- de Flaran, *Dixièmes Journées internationales d'histoire*, 9, 10, 11 septembre 1988), p. 13-35.
- Bonnassie 1989 P. Bonnassie, *Consommation d'aliments immondes et cannibalisme de survie dans l'Occident du haut moyen âge*, in *Annales ESC*, n°5 (1989), p. 1035-1056.
- Boserup 1965 E. Boserup, *The conditions of agricultural growth*, London, 1965.
- Brisbane 1988 M. Brisbane, *Hamwic (Saxon Southampton): an 8th century port and production centre*, in *The rebirth of towns in the West, AD 700-1050*, ed. R. Hodges, B. Hobley, Oxford, 1988 (CBA Research report n° 68), p. 101-108.
- Chapelot-Fossier 1980 J. Chapelot, R. Fossier, *Le village et la maison au Moyen Age*, Paris, 1980.
- Cipolla 1949 C.M. Cipolla, *Encore Mahomet et Charlemagne. L'économie politique au secours de l'histoire*, in *Annales ESC*, 4 (1949), p. 4-9.
- Cipolla 1956 C.M. Cipolla, *Money, prices and civilization in the Mediterranean world, fifth to seventeenth century*, Princeton, 1956.
- Claude 1985a D. Claude, *Der Handel im westlichen Mittelmeer während des Frühmittelalters*, in *Untersuchungen zu Handel und Verkehr der vor- und frühgeschichtlichen Zeit im Mittel- und Nordeuropa*, hrsg. v. K. Duewe, H. Jankuhn, H. Siems, D. Timpe, t. 2, Göttingen, 1985.
- Claude 1985b D. Claude, *Aspekte des Binnenhandels im Merowingerreich auf Grund der Schriftquellen*, in *Untersuchungen zu Handel und Verkehr der vor- und frühgeschichtlichen Zeit im Mittel- und Nordeuropa*, hrsg. v. K. Duewe, H. Jankuhn, H. Siems, D. Timpe, t.3, *Der Handel des frühen Mittelalters*, Göttingen, 1985, p. 9-99.
- Delatouche 1977 R. Delatouche, *Regards sur l'agriculture aux temps carolingiens*, in *Journal des Savants* (1977), p. 73-100.
- Despy 1968 G. Despy, *Villes et campagnes aux IXe et Xe siècles : l'exemple du pays mosan*, in *Revue du Nord*, 50 (1968), p. 145-168.
- Devroey 1981 J.-P. Devroey, *Les méthodes d'analyse démographique des polyptyques du haut moyen âge*, in *Acta Historica Bruxellensia*, 4 (1981), p. 71-88.

- Devroey 1990 J.-P. Devroey, *La céréaliculture dans le monde franc*, in *L'ambiente vegetale nell'alto medioevo*, Spoleto, 1990 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 37), p. 221-253.
- Devroey-Zoller 1991 J.-P. Devroey, C. Zoller, *Villes, campagnes, croissance agraire dans le pays mosan avant l'an mil : vingt ans après ...*, in *Villes et campagnes au moyen âge. Mélanges Georges Despy*, Liège, 1991, p. 223-260.

- Devroey 1993 J.-P. Devroey, *Courants et réseaux d'échange dans l'économie franque entre Loire et Rhin*, in *Mercati e Mercanti nell'alto medioevo: l'area euroasiatica e l'area mediterranea*, Spoleto, 1993 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 40), p. 327-389.
- Dhenin 1993 M. Dhenin, *L'or, l'argent, le bronze, métaux monétaires*, in *Mercati e Mercanti nell'alto medioevo: l'area euroasiatica e l'area mediterranea*, Spoleto, 1993 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 40), p. 827-839.
- Dopsch 1913 A. Dopsch, *Die Wirtschaftsentwicklung der karolingerzeit vornehmlich in Deutschland*, 2 vol., Weimar, 1913.
- Duby 1961 G. Duby, *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, 2 vol., Paris, 1961.
- Duby 1966 G. Duby, *Le problème des techniques agricoles*, in *Agricoltura e mondo rurale in Occidente nell'alto medioevo*, Spoleto, 1966 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 13), p. 267-283.
- Duby 1973 G. Duby, *Guerriers et paysans. VIIe-XIIe siècles. Premier essor de l'économie européenne*, Paris, 1973.
- Durliat 1990 J. Durliat, *Les finances publiques de Dioclétien aux Carolingiens (284-889)*, Sigmaringen, 1990.
- Flaran 1988 *La croissance agricole du Haut Moyen Age. Chronologie, modalités, géographie*, Auch, 1990 (Centre culturel de l'abbaye de Flaran, Dixièmes Journées internationales d'histoire, 9, 10, 11 septembre 1988).
- Fossier 1981 R. Fossier, *Les tendances de l'économie : stagnation ou croissance?*, in *Nascita dell'Europa ed Europa carolingia : un'equazione da verificare*, Spoleto, 1981 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 27), p. 261-274.
- Fossier 1982 R. Fossier, *Enfance de l'Europe. Aspects économiques et sociaux*, Paris, 1982 (Nouvelle Clio, 17).
- Fourquin 1969 G. Fourquin, *Histoire économique de l'Occident médiéval*, Paris, 1969.
- Fumagalli 1966 V. Fumagalli, *Rapporto fra grano seminato e grano raccolto, nel polittico del monastero di S. Tommaso di Reggio*, in *Rivista di storia dell'agricoltura*, 6 (1966), p. 360-362.

Geary 1988

P. J. Geary, *Le monde mérovingien.*
Naissance de la France, Paris, 1988.

- Göttingen 1985 *Untersuchungen zu Handel und Verkehr der vor- und frühgeschichtlichen Zeit im Mittel- und Nordeuropa*, hrsg. v. K. Duewe, H. Jankuhn, H. Siems, D. Timpe, 4 Teil, Göttingen, 1985-87, t. 3, *Der Handel des frühen Mittelalters*, (1985), t. 4, *Der handel der Karolinger- und Wikingerzeit* (1987).
- Grierson 1959 P. Grierson, *Commerce in the dark Ages: a critique of the evidence*, in *Transactions of the Royal Historical Society*, 5e série, t. 9 (1959), p. 123-140.
- Grierson 1961 P. Grierson, *La fonction sociale de la monnaie en Angleterre aux VIIe-VIIIe siècles*, in *Moneta e scambi nell'alto medioevo*, Spoleto, 1961 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 8), p. 341-362).
- Higounet 1966 C. Higounet, *Les forêts de l'Europe occidentale du Ve au XIe siècle*, in *Agricoltura e mondo rurale in Occidente nell'alto medioevo*, Spoleto, 1966 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 13), p. 343-398.
- Hildebrandt 1989 H. Hildebrandt, *Historische Feldsysteme im Mitteleuropa*, in *Das Dorf am Mittelrhein*, Stuttgart, 1989, p. 103-148.
- Hobley 1988 B. Hobley, *Lundenwic and Lundenburh: two cities rediscovered*, in *The rebirth of towns in the West, AD 700-1050*, ed. R. Hodges, B. Hobley, Oxford, 1988 (CBA Research report n° 68), p. 69-82.
- Hodges 1983 R. Hodges, D. Whitehouse, *Mohammed, Charlemagne and the origins of Europe*, London, 1983.
- Hodges 1988 R. Hodges, *The rebirth of towns in the early Middle Ages*, in *The rebirth of towns in the West, AD 700-1050*, ed. R. Hodges, B. Hobley, Oxford, 1988 (CBA Research report n° 68), p. 1-7.
- Hodges 1990 R. Hodges, *Trade and market origins in the ninth century: relations between England and the Continent*, in *Charles the Bald. Court and Kingdom*, ed. by M.T. Gibson and J. L. Nelson, 2nd. re. ed., Aldershot, 1990.
- Jankuhn 1977 *Das Dorf der Eisenzeit und des frühen Mittelalters. Siedlungsformen - wirtschaftliche Funktion - soziale Struktur*, Göttingen, 1977.
- Janssen 1983 W. Janssen, *Römische und frühmittelalterliche Landerschliessung im Vergleich*, in W. Janssen, D.

Lohrmann (édd.), *Villa-Curtis-Grangia. Economie rurale entre Loire et Rhin de l'époque gallo-romaine aux XIIe-XIIIe siècles*, Munich, 1983, p. 81-122.

- Janssen 1988 W. Janssen, *The rebirth of towns in the Rhineland*, in *The rebirth of towns in the West, AD 700-1050*, ed. R. Hodges, B. Hobley, Oxford, 1988 (CBA Research report n° 68), p. 47-51.
- Jansson 1985 I. Jansson, *Communications between Scandinavia and Eastern Europe in the Viking Age*, in *Untersuchungen zu Handel und Verkehr der vor- und frühgeschichtlichen Zeit im Mittel- und Nordeuropa*, hrsg. v. K. Duewe, H. Jankuhn, H. Siems, D. Timpe, t. 4, *Der handel der Karolinger- und Wikingerzeit*, Göttingen, 1987, p. 773-807.
- Johanek 1985 P. Johanek, *Der "Aussenhandel" des Frankenreiches der Merowingerzeit nach Norden und Osten im Spiegel der Schriftquellen*, in *Untersuchungen zu Handel und Verkehr der vor- und frühgeschichtlichen Zeit im Mittel- und Nordeuropa*, hrsg. v. K. Duewe, H. Jankuhn, H. Siems, D. Timpe, t. 3, *Der Handel des frühen Mittel-alters*, Göttingen, 1985, p. 214-254.
- Johanek 1987 P. Johanek, *Der fränkische Handel der Karolingerzeit im Spiegel der Schriftquellen*, in *Untersuchungen zu Handel und Verkehr der vor- und frühgeschichtlichen Zeit im Mittel- und Nordeuropa*, hrsg. v. K. Duewe, H. Jankuhn, H. Siems, D. Timpe, t. 4, *Der handel der Karolinger- und Wikingerzeit*, Göttingen, 1987, p. 7-68.
- Kelly 1992 S. Kelly, *Trading privileges from eight-century England*, in *Early Medieval Europe*, 1 (1992), p. 3-28.
- Latouche 1970 R. Latouche, *Les origines de l'économie occidentale*, 2e éd., Paris, 1970.
- Lebecq 1983 S. Lebecq, *Marchands et navigateurs frisons du haut moyen âge*, Lille, 1983.
- Lebecq 1986 S. Lebecq, *Dans l'Europe du Nord des VIIe-IXe siècles: commerce frison ou commerce franco-frison?*, in *Annales ESC*, 41 (1986), p. 361-377; version remise à jour : *The Frisian trade in the Dark Ages : a Frisian or a Frankish/Frisian trade?* in *Rotterdam papers VII*, éd. A. Carmiggelt, Rotterdam, 1992, p. 7-15.
- Lebecq 1989a S. Lebecq, *La Neustrie et la mer*, in *La Neustrie. Les pays au nord de la Loire de 650 à 850*, ed. par H. Atsma, Sigmaringen, 1989, p. 405-419 (Beihefte der Francia, 16/2).

- Lebecq 1989b S. Lebecq, *Frisons et Vikings. Remarques sur les relations entre Frisons et Scandinaves aux VIIe-IXe siècles*, in *Les Mondes normands. Actes du IIe Congrès international d'archéologie médiévale (Caen, 2-4 octobre 1987)*, Caen, 1989, p. 45-59.
- Lewis 1958 A. R. Lewis, *The Northern Seas. Shipping and Commerce in Northern Europe A.D. 300-1100*, Princeton, 1958.
- Lombard 1947 M. Lombard, *Les bases monétaires d'une suprématie économique. L'or musulman du VIIe au IXe siècle*, in *Annales. ESC*, 2 (1947), p. 143-160.
- Lombard 1974 M. Lombard, *Les métaux précieux dans l'Ancien Monde du Ve au IXe siècle*, Paris-La Haye, 1974.
- Lopez 1974 R. S. Lopez, *La révolution commerciale dans l'Europe médiévale*, Paris, 1974.
- Lopez 1978 R. S. Lopez, *Quaranti anni dopo Pirenne*, in *La navigazione mediterranea nell'alto medioevo*, Spoleto, 1978 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 11).
- Lyon 1972 B. D. Lyon, *The Origins of the Middle Ages. Pirenne's Challenge to Gibbon*, New York, 1972.
- Lyon 1974 B. D. Lyon, *Henri Pirenne: A Biographical and Intellectual Study*, Gand, 1974.
- Médiévales 1991 *L'An Mil. Rythmes et acteurs d'une croissance*, *Médiévales*, n° 21 (1991).
- Metcalf 1990 D. M. Metcalf, *A sketch of the currency in the time of Charles the Bald*, in *Charles the Bald. Court and Kingdom*, ed. by M. T. Gibson and J. L. Nelson, 2nd. re. ed., Aldershot, 1990.
- Montanari 1985 M. Montanari, *Techniche e rapporti di produzione: le rese cerealicole del IX al XV secolo*, in *Le campagne italiane prima e dopo il Mille. Une società in trasformazione*, Bologna, 1985, p. 45-68.
- Müller-Mertens 1987 E. Müller-Mertens, *Frühformen der mittelalterlichen Stadt oder Städte eigener Art im Frühmittelalter? Reflexion auf die fränkische deutsche Stadtentwicklung vor der Jahrtausendwende*, in *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 35 (1987), p. 997-1008.
- Müller-Wille 1962 W. Müller-Wille, *Langstreifenflur und Drubbel*, in *Die ländlichen Siedlungsformen des Odenwaldes*, hrsg.

Pastor 1980

v. H.-J. Nitz, Heidelberg-München, 1962.
R. Pastor, *Sur l'articulation des formations économique-sociales: communautés villageoises et seigneuries au nord de la Péninsule ibérique (Xe-XIIIe siècles)*, in *Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranéen (Xe-XIIIe siècles). Bilan et perspectives de recherches*, Rome, 1980 (Collection de l'Ecole française de Rome, 44), p. 193-216.

- Petri 1958 F. Petri, *Die Anfänge des mittelalterlichen Städtewesens in den Niederlanden und dem angrenzenden Frankreich*, in *Studien zu den Anfängen des europäischen Städtewesens*, Konstanz, 1958 (Vorträge und Forschungen, 4), p. 227-295.
- Pirenne 1923 H. Pirenne, *Un contraste économique. Mérovingiens et carolingiens*, in *Revue belge de philologie et d'histoire*, 2 (1923), p. 223-235.
- Pirenne 1937 H. Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*, Paris, 1937.
- Poly-Bournazel 1980 J.-P. Poly, E. Bournazel, *La mutation féodale, Xe-XIIe siècle*, Paris, 1980, 2e éd. mise à jour : 1991.
- Rebirth 1988 *The rebirth of towns in the West, AD 700-1050*, ed. R. Hodges, B. Hobley, Oxford, 1988 (CBA Research report n° 68).
- Riché 1966 P. Riché, *Problèmes de démographie historique du haut moyen âge (Ve-VIIIe siècles)*, in *Annales de démographie historique*, 1966, p. 37-55.
- Rösener 1992 W. Rösener, *Agrarwirtschaft, Agrarverfassung und ländliche Gesellschaft im Mittelalter*, München, 1992 (Enzyklopädie deutscher Geschichte, 13).
- Russel 1958 J. B. Russel, *Late ancient and medieval population*, Philadelphie, 1958.
- Schlesinger 1985 W. Schlesinger, *Archäologie des Mittelalters in der Sicht des Historikers*, in *Zeitschrift für Archäologie des Mittelalters*, 2 (1974), p. 7-31.
- Schwind 1977 F. Schwind, *Beobachtungen zur inneren Struktur des Dorfes in karolingischer Zeit*, in *Das Dorf der Eisenzeit und des frühen Mittelalters. Siedlungsformen - wirtschaftliche Funktion - soziale Struktur*, Göttingen, 1977, p. 444-493.
- Slicher van Bath 1966 B.H. Slicher van Bath, *Le climat et les récoltes en haut moyen âge*, in *Agricoltura e mondo rurale in Occidente nell'alto medioevo*, Spoleto, 1966 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 13), p. 399-428, 443-450.
- Spa 1990 *La genèse et les premiers siècles des villes médiévales dans les Pays-Bas méridionaux. Un problème archéologique et historique*, Bruxelles, 1990 (14e Colloque international, Spa, 6-8 sept. 1988).

- Spoletto 1966 *Agricoltura e mondo rurale in Occidente nell'alto medioevo*, Spoleto, 1966 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 13).
- Spoletto 1990 *L'ambiente vegetale nell'alto medioevo*, Spoleto, 1990 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 37).
- Spoletto 1993 *Mercati e Mercanti nell'alto medioevo: l'area euroasiatica e l'area mediterranea*, Spoleto, 1993 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 40).
- Structures 1980 *Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranéen (Xe-XIIIe siècles). Bilan et perspectives de recherches*, Rome, 1980 (Collection de l'Ecole française de Rome, 44).
- Sullivan 1989 R. E. Sullivan, *The Carolingian Age: Reflections on its place in the history of the Middle Ages*, in *Speculum*, 64 (1989), p. 267-306.
- Tabacco 1974 G. Tabacco, *La storia politica e sociale: dal tramonto dell'Impero alle prime formazioni di Stati regionali*, in *Storia d'Italia*, 2, Turin, 1974.
- Toubert 1980 P. Toubert, *Les féodalités méditerranéennes: un problème d'histoire comparée*, in *Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranéen (Xe-XIIIe siècles). Bilan et perspectives de recherches*, Rome, 1980 (Collection de l'Ecole française de Rome, 44), p. 1-14.
- Toubert 1983 P. Toubert, *Il sistema curtense: la produzione e lo scambio interno in Italia nei secoli VIII, IX e X*, in *Storia d'Italia*, 6, Torino, 1983, p. 5-63.
- Toubert 1986 P. Toubert, *Le moment carolingien*, in A. Burguière et al. (édd.), *Histoire de la Famille*, Paris, 1986, t. 1, p. 333-359.
- Toubert 1988 P. Toubert, *La part du grand domaine dans le décollage économique de l'Occident (VIIIe-Xe siècles)*, in *La croissance agricole du Haut Moyen Age. Chronologie, modalités, géographie*, Auch, 1990 (Centre culturel de l'abbaye de Flaran, Dixièmes Journées internationales d'histoire, 9, 10, 11 septembre 1988), p. 53-86.
- Van Werveke 1969 H. Van Werveke, *Annexe bibliographique et critique*, in H. Pirenne, *Histoire*

- économique et sociale du Moyen Age, Paris, 1969, p. 198-200.
- Vercauteren 1967 F. Vercauteren, *Conceptions et méthodes de l'histoire urbaine médiévale*, in *Cahiers bruxellois*, 12 (1967), p. 117-140.
- Verhulst 1966 A. E. Verhulst, *La genèse du régime domanial classique en France au haut moyen âge*, in *Agricoltura e mondo rurale in Occidente nell'alto medioevo*, Spoleto, 1966 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 13), p. 135-160.
- Verhulst 1987 A. E. Verhulst, *Les origines urbaines dans le nord-ouest de l'Europe : essai de synthèse*, in *Francia* 14 (1987), p. 57-81.
- Verhulst 1988 A. E. Verhulst, *Etude comparative du régime domanial classique à l'est et à l'ouest du Rhin à l'époque carolingienne*, in *La croissance agricole du Haut Moyen Age. Chronologie, modalités, géographie*, Auch, 1990 (Centre culturel de l'abbaye de Flaran, Dixièmes Journées internationales d'histoire, 9, 10, 11 septembre 1988), p. 87-101.
- Verhulst 1990 A. E. Verhulst, *The decline of slavery and the economic expansion of the early Middle Ages*, in *Past and Present*, n° 133 (1991), p. 195-203.
- Verhulst 1991 A. E. Verhulst, *Europe carolingienne et Europe méridionale : le point de vue d'Adriaan Verhulst*, in *Médiévales*, n° 21 (1991), p. 55-61.
- Verhulst 1993 A. E. Verhulst, *Marchés, marchands et commerce au haut moyen âge dans l'historiographie récente*, in *Mercati e Mercanti nell'alto medioevo: l'area euroasiatica e l'area mediterranea*, Spoleto, 1993 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 40), p. 23-43.
- Violante 1953 C. Violante, *La società milanese nell'eta precomunale*, Bari, 1953.
- Wade 1988 K. Wade, *Ipswich*, in *The rebirth of towns in the West, AD 700-1050*, ed. R. Hodges, B. Hobley, Oxford, 1988 (CBA Research report n° 68), p. 93-100.
- Wickham 1984 C. Wickham, *The other transition: From the Ancient World to Feudalism*, in *Past and Present*, n° 103 (1984), p. 3-36.
- Wickham 1990 C. Wickham, *European forests in the early middle ages: landscape and land clearance*, in *L'ambiente vegetale*

- nell'alto medioevo, Spoleto, 1990 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 37), p. 479-548.
- Wickham 1991 C. Wickham, *Mutations et révolutions aux environs de l'an mil*, in *L'An Mil. Rythmes et acteurs d'une croissance, Médiévales* (1991), p. 27-38.
- Wickham 1992 C. Wickham, *Problems of comparing rural societies in early medieval Western Europe*, in *Transactions of the Royal Historical Society*, 6e série, 2 (1992), p. 221-246.
- Zerner 1981 M. Zerner-Chardavoine, *Enfants et jeunes au IXe siècle. La démographie du polyptyque de Marseille, 813-814*, in *Provence Historique*, fasc. 126 (1981), p. 355-377.

Zerner 1988 M. Zerner-Chardavoine, *Sur la croissance agricole en Provence*, in *La croissance agricole du Haut Moyen Age. Chronologie, modalités, géographie*, Auch, 1990 (Centre culturel de l'abbaye de Flaran, Dixièmes Journées internationales d'histoire, 9, 10, 11 septembre 1988), p. 153-167.